

BERNARD BRIZAY

LA FRANCE EN CHINE
du XVIIe siècle à nos jours
PERRIN Editeur

Introduction

Le 14 juillet 2001, Jean-Pierre Elkabbach reçoit M. Wu Jianmin, ambassadeur de Chine à Paris, lors de son interview matinale sur Europe 1. La ville de Pékin vient d'être désignée pour accueillir les Jeux Olympiques de 2008. J.-P. Elkabbach commence par dire à son invité qu'il existe une longue tradition d'amitié entre la France et la Chine. Sans doute le journaliste pense-t-il à la reconnaissance de la République populaire par la France du général de Gaulle, en janvier 1964.

« OOOHH ! s'exclame alors l'ambassadeur. En 1860, il y a eu le sac du palais d'Été ! » En ce qui concerne les relations entre la France et la Chine, M. Wu - par ailleurs francophile et francophone - n'oublie pas cet épisode encore douloureux pour les Chinois et peu glorieux de notre histoire.

Ne nous leurrions pas. Il n'y a jamais eu à proprement parler de tradition d'amitié entre la France et la Chine, non plus qu'une « entente cordiale » comme avec l'Angleterre ou bien l'alliance franco-russe. Tout comme les autres pays européens - et en particulier l'Angleterre - la France jusqu'au milieu du XXe siècle a considéré la Chine comme une proie facile à dominer, taillable et exploitable à merci. Tandis que la Chine ne pouvait de son côté que considérer la France comme un pays agresseur, ne serait-ce que pour son activité missionnaire sur son sol. Mais bien moins que l'Angleterre, il est vrai, avec ses importantes activités économiques.

« Il faut savoir que l'on a devant soi un peuple qui n'oublie jamais les torts qu'on lui a faits », écrivait un ami de la Chine et des Chinois, Prosper Giquel, à la fin du XIXe siècle. Or la France s'est trouvée trois fois en guerre avec la Chine.

En 1900, Aristide Briand (alors avocat) était en droit de s'étonner : « Les Chinois, qui n'avaient jamais manifesté la moindre intention de conquérir l'Occident, ont vu toutes les puissances de l'Europe s'installer chez eux, avec l'intention cyniquement avouée de se partager leur pays, au besoin par la force, si les intrigues de la diplomatie n'y suffisaient pas »... « Quelle raison de réclamer que la France soit exclusivement aux Français, si l'on ne doit pas admettre que la Chine reste aux seuls Chinois ? », était alors en droit de se demander le futur homme d'État français.

Un étudiant chinois nous a un jour demandé (c'était en 2010 à Shenyang, dans la province du Liaoning) si nous connaissions La dernière classe (dans les Contes du lundi) d'Alphonse Daudet. Le premier moment de surprise passé, nous lui avons à notre tour demandé le pourquoi de cette question. Rappelons qu'il s'agit de l'histoire, si émouvante, de cet instituteur qui, en 1871, après la victoire de la Prusse sur la France, annonce à ses

élèves, la mort dans l'âme, que l'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles d'Alsace et de Lorraine.

C'était ainsi la dernière classe qu'il donnait, en français. Notre étudiant a répondu qu'il y voyait une similitude entre l'attitude coloniale de la France en Chine dans des temps pas si anciens, et l'occupation de provinces françaises par l'Allemagne. Nous avons appris depuis que cette histoire, racontée par Daudet, est enseignée en Chine.

De la même manière, à l'université de Jinan (dans le Shandong) une jeune interprète nous a raconté qu'elle avait entendu parler pour la première fois dès l'école primaire, à l'âge de 8 ans, du sac du palais d'Été et de cette expédition impérialiste et coloniale, menée par des fangui, des « démons étrangers », Anglais et Français.

Le livre de Léon Rousset, *À travers la Chine* (1886), commence par ces lignes : « Ce qui frappe le plus le voyageur à mesure qu'il s'éloigne de la France, c'est de voir quelle petite place elle tient dans les contrées lointaines. Tandis que l'Angleterre remplit tout de son nom, de son commerce et de sa langue, le renom de la France s'affaiblit au contraire d'autant plus vite que celui de sa voisine grandit. »

C'est vrai que cet ouvrage sur la présence de la France en Chine n'aurait sans doute pas grand-chose de commun avec un titre similaire concernant l'Angleterre en Chine. Pour l'Angleterre, la Chine est essentielle, commercialement parlant. Pour la France, la Chine est en quelque sorte marginale, si l'on exclut l'importance des missions catholiques.

Pour Paul Valéry, « la Chine, fort longtemps, nous fut une planète séparée. Nous la peuplions d'un peuple de fantaisie, car il n'est rien de plus naturel que de réduire les autres à ce qu'ils offrent de bizarre à nos regards [1]. » Rien de tel, encore une fois, pour les Britanniques, pour des raisons économiques. Dès lors, la place de la France en Chine a peu de points communs avec celle de la Grande-Bretagne dans l'Empire du Milieu.

Un ouvrage concernant l'Europe en Chine serait loin de donner un rôle essentiel à la France.

Et pourtant ! Le rôle de la France en Chine – autrement qu'économique, encore une fois - a été considérable. Il est même passionnant à passer en revue, depuis les mathématiciens astronomes envoyés par Louis XIV à l'empereur Kangxi, jusqu'à la reconnaissance de la Chine populaire par le général de Gaulle.

Il y aurait beaucoup de choses à dire, par ailleurs, sur les ressemblances, les points communs et les affinités qui peuvent exister entre les Français et les Chinois. Un grand reporter du Figaro, François Hauter, qui connaît bien les deux pays, peut écrire : « En parcourant la France après la Chine, la familiarité franco-chinoise m'apparaît transparente. Pas pour le goût des femmes et de la gastronomie, qui rapproche bien des Parisiens et des Pékinois. Pas davantage parce que les Chinois et les Français ont le même talent pour l'improvisation, la sentimentalité, l'émotivité, la susceptibilité et le désordre. Ou pour cette exigence forcenée d'égalitarisme qui nous est commune. »

Pour notre journaliste, si les Français et les Chinois se ressemblent, c'est qu'ils partagent « la même conviction d'être le sel de la terre », qu'ils sont également tournés vers eux-mêmes et « modérément intéressés par le reste de l'humanité. Les autres, ces cinq milliards d'individus sur la Terre ? Ils sont là pour venir admirer nos cultures, incomparables » [2]

Un lettré chinois qui vit à Paris, Shen Dali, a écrit un texte célébrant « l'influence de la Chine sur la culture française ». Car cette influence est réciproque. Le thème de la présence de la France en Chine est inséparable de celui de la Chine en France.

La France en Chine ? C'est donc un peu regarder l'histoire de la présence occidentale en Chine par le petit bout de la lorgnette. Outre l'influence britannique, il y aurait également beaucoup à dire sur la présence de la Russie et celle des Etats-Unis sur le sol chinois. Sans oublier celle du Japon. Et pourtant, l'histoire de la France en Chine est incomparable. Elle est sans nul doute la plus prégnante, la plus intéressante, la plus riche, la plus étonnante. Vous en doutez ? Au lecteur de juger !

[1] « *Pour bien juger Mao Zedong, il importe de le situer dans l'histoire d'un pays depuis cent-vingt-cinq ans exploité par nos marchands, humilié par nos militaires, bafoué par nos aventuriers.* » **Etiemble.**

[2] « *Au cours des âges, les Chinois n'ont jamais eu que deux manières de considérer les étrangers : soit comme des bêtes sauvages, soit comme des êtres supérieurs. Jamais ils n'ont été capables de les traiter en amis, de voir en eux des semblables.* » **LU Xun**

CONCLUSION

ZHONGGUO ET FAGUO, LA CHINE ET LA FRANCE

Jacques Gernet, l'historien du « Monde chinois », donne ce conseil et rappelle cette évidence : « Commençons par regarder une carte des continents européens et asiatiques. On remarque que la Chine fait partie d'un ensemble humain et géographique qui se situe de l'autre côté de la chaîne de l'Himalaya. Et que cette grande barrière l'isole. » Entre la France et la Chine, il n'y a pas qu'une vaste distance géographique. Il existe aussi une distance culturelle.

Pour les Français, la Chine n'a jamais été un pays « comme les autres. À cause de ses « dimensions historiques, géographiques et démographiques, peu familières à notre appréhension de choses, par sa complexité et sa spécificité ensuite. Elle demeure un pays singulier : depuis des siècles idéalisés puis diabolisés, objet d'engouement passionné suivi de périodes de désintérêt tout aussi irrationnel, inépuisable réservoir d'arguments à nos débats hexagonaux. Précocement reconnue par la France, la Chine demeure méconnue des Français, y compris dans ses évolutions les plus récentes. Ce dont témoigne, entre autres, la faiblesse de nos positions économiques et culturelles dans ce pays.

Les relations de la Chine avec l'Occident au XIXe siècle sont sans doute l'une des faces les plus sombres de l'expansionnisme colonial européen. Les Chinois d'aujourd'hui l'ont encore cruellement en mémoire. Les dignitaires chinois de l'époque nourrissent en général un mépris incommensurable envers les Occidentaux, qualifiés de « Barbares ». Et également pour leur civilisation. Lors de son séjour en France en 1902, le réformateur malheureux Kang Youwei écrit dans son journal personnel que « les Français, très sujets à l'enthousiasme et aux irritations, ont le caractère du barbare ». Le grand homme d'État Li Hongzhang, considéré en son temps en Chine (et encore aujourd'hui) comme plutôt pro-européen, méprise pareillement les Occidentaux. (Rappelons que pour les Chinois le mot « Barbare » signifie « sauvage », rude, grossier, sans éducation morale. Et qui également ne respecte pas les rites.)

Évoquant l'évolution des rapports avec les Chinois, après un demi-siècle de présence en Chine, Joseph Poulpiquet du Halgouet (secrétaire de la légation de Pékin en 1908, lequel a appris tout seul la langue chinoise dès son arrivée), considère qu'« il n'est jamais aisé d'écrire l'histoire, surtout contemporaine. Cette difficulté, poursuit-il, s'accroît en Chine, pour les Européens, de celles qu'ils éprouvent à se renseigner en ce pays, où tout ce qui ne leur montre pas d'hostilité, leur manifeste de la défiance. Ajoutons à cela, qu'en raison de l'antinomie qui existe entre les deux races, nous restons, de fait, sans communication avec les Célestes, et quoiqu'en contact permanent avec eux depuis plus d'un demi-siècle, si nous parvenons quelquefois à comprendre le résultat de leurs actions, nous continuons cependant d'ignorer le fond de leur pensée, la genèse de leurs passions, les motifs réels de leur conduite, leurs intérêts tels qu'ils les entendent. Les déductions que nous pouvons tirer des événements sont, par là-même, rendues très hasardeuses. Cela revient à dire que si nous percevons parfois des faits tangibles, la philosophie de l'histoire de la Chine nous échappe dans sa généralité. » Ce diagnostic est sans doute toujours vrai aujourd'hui.

Évoquant pareillement les relations extérieures de la Chine, Émile Hovelague écrivait en 1920 que « c'est une longue, une douloureuse histoire, et honteuse pour l'Europe, le morne récit presque ininterrompu d'agressions sauvages de notre part et de complète inintelligence mutuelle ». Hovelague explique ainsi le colonialisme, pour réprover ses aspects négatifs, ses méfaits : « Les États européens sont condamnés au commerce, à l'expansion, à la jalousie mutuelle, à l'impérialisme, à l'agression, au militarisme, sous peine de mort ou de déchéance. Ils ne produisent pas ce qu'il leur faut pour vivre, et ne peuvent consommer ce qu'ils produisent. Il leur faut à tout prix des débouchés et des colonies. Ils les acquièrent à coups de fusil et de canon. Leur politique avide et brutale, dont le Chinois a tant souffert dans le passé, lui paraît aboutir nécessairement aux guerres « coloniales » qui sont des massacres, ou à cette « pénétration pacifique » dont les moyens d'action les plus sûrs sont finalement le vol, le meurtre et l'incendie.

Avec les guerres de l'Opium, la Chine a connu la crise la plus grave depuis son origine. Elle qui se croyait encore au centre du monde civilisé s'est trouvée violemment secouée par cet Occident qu'elle jugeait barbare. Émile Hovelague va encore plus loin, n'hésitant pas à dire que ces guerres ont constitué un des grands tournants, non seulement pour l'histoire de la Chine, mais pour le monde.

Jacques Gernet constate d'autre part que la pression étrangère a exercé en Chine « comme un frein aussi bien social, économique et politique que psychologique. C'est une Chine déchirée en elle-même, incapable de reconnaître son propre visage et bientôt amenée à se renier que les nations étrangères se disputeront à partir des dernières années du XIXe siècle.

Cette tragédie, qui a été celle de tous les pays colonisés, fut en Chine à la mesure d'une des plus grandes civilisations. La Chine garde aujourd'hui encore la marque de ce profond traumatisme.

On connaît le célèbre vers de Rudyard Kipling (en 1889), *East is East, and West is West, and never the twain shall meet* (L'Est est l'Est, l'Ouest est l'Ouest et jamais les deux ne se rencontreront). Cette sentence péremptoire, qui assure que les deux parties du monde sont inconciliables, agace Etiemble : « Il faut en finir avec la stupide formule de Kipling sur l'Orient et l'Occident qui ne se rencontreront jamais. »

Dans un sens comme dans l'autre, les avis diffèrent absolument sur ce sujet essentiel. On se souvient du comte Julien de Rochechouart, lequel se dit persuadé qu'« un Européen et un Chinois ne pourront jamais s'entendre ni se plaire.

Entre ces opinions divergentes - parmi ceux qui estiment que les différences entre l'Extrême-Orient et l'Occident sont rédhibitoires et ceux qui soulignent des ressemblances entre les Français et les Chinois - on ne peut qu'approuver le diplomate Camille Imbault Huart. Celui-ci écrivait (en 1893) qu'« il faut s'attendre à rencontrer en Chine l'opposé constant de ce qui existe en Europe ». Il y aurait beaucoup à dire, cependant, sur les correspondances - en bien comme en mal - entre les deux peuples.

Nombreux en effet sont les auteurs, tant Chinois que Français, qui estiment qu'il existe de nombreuses et fortes correspondances et affinités entre la France et la Chine, entre les Français et les Chinois. Les Chinois ne diraient pas cela d'autres Occidentaux, des Britanniques, des Allemands ou des Américains. De la même manière, il ne viendrait à l'esprit de personne d'avancer que les Français et les Japonais se ressemblent.

En 1927, Kou Houng Ming, dans la préface de son intéressant petit livre L'esprit du peuple chinois considérait « que ce sont les Français qui ont le mieux compris les Chinois, qui sont les plus aptes à apprécier la civilisation chinoise ». Il en veut pour preuve que le meilleur livre écrit par un Européen sur l'esprit de la civilisation chinoise est La Cité chinoise d'Eugène Simon. M. Kou avance, en outre, que si les Français n'ont pas la profondeur des Allemands, ni la largeur d'esprit des Américains, ni la simplicité des Anglais, ils possèdent en revanche à un degré supérieur une qualité qui fait défaut aux trois autres peuples, « une qualité nécessaire avant tout pour comprendre la Chine », c'est-à-dire la délicatesse.

Un autre lettré, Gu Hongming (1857-1928), écrivait déjà dans un ouvrage (non traduit) L'Esprit des Chinois : « Dans le monde, il n'y a que les Français qui puissent le mieux comprendre la Chine et la civilisation chinoise, car les Français partagent avec les Chinois une forme inhabituelle d'esprit. » (Propos cités par le diplomate sinologue Nicolas Chapuis.

Un chercheur chinois, Ma Shengli, assurait à l'ouverture des Années croisées France-Chine, en 2 004, que « les Chinois ont une inclination particulière pour la culture française, tandis que les Français éprouvent également une affection singulière pour la culture chinoise ».

Côté français, on pourrait multiplier les citations et témoignages à propos d'une certaine proximité et même complicité entre les Français et les Chinois. Abel Bonnard, comme beaucoup d'autres, considérait en 1920 qu'« il existe entre la France et la Chine, en dépit de différences immenses, des affinités réelles : les deux nations ont le même fonds agricole, le même goût de la politesse, la même finesse de sentiments, la même aversion pour une grossière charlatanerie.

Un point de vue largement partagé. Tout au long de ces pages, on découvre par ailleurs que la Chine a permis à de nombreuses personnalités françaises de se révéler, de se réaliser pleinement, des noms qui seraient sans doute restés anonymes s'ils étaient demeurés dans l'hexagone. Comme si la Chine avait le pouvoir mystérieux de transformer les hommes, de transcender les personnalités.

À la question : « Quel pays voulez-vous le plus aller visiter ? », la réponse des Chinois est quasiment identique, c'est toujours la France. Recevant Claude Chayet avant son départ pour la Chine, le général de Gaulle lui disait, non sans humour : « J'observe que davantage de Français devraient apprendre le chinois. Et réciproquement. Davantage de Chinois devraient apprendre le Français, pas tous bien sûr. »

Rappelons que (selon des données datant de 2010), 24 000 collégiens et lycéens, et 16 000 étudiants français étudient le chinois. Tandis qu'un nombre croissant d'élèves chinois apprennent notre langue et que 27 000 étudiants chinois séjournent en France, sur les cent mille qui partent en Occident.

Quel bilan dresser, en définitive, de la présence et de l'influence de la France en Chine depuis 225 années ? Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce bilan est contrasté. Et qu'il n'est pas à notre honneur, même si cela est pour nous dur à dire et à difficile à admettre.

Qu'on ne compte pas pareillement - sur les Chinois d'hier, pas plus que sur ceux d'aujourd'hui, pour admettre que la colonisation de leur pays par les puissances occidentales a pu leur être parfois bénéfique. Cette ingérence étrangère a été et demeure pour eux purement, totalement négative, et non pas globalement négative. Les Chinois ne sont pas tentés de faire le tri entre ce que les Occidentaux peuvent avoir apporté de bon ou de mauvais, d'appréciable ou de détestable. Ils se contentent de rappeler que pendant un peu plus d'une centaine d'années, la Chine a perdu sa souveraineté à cause d'eux, de par leur faute. Et que cela suffit pour condamner à jamais - sans équivoque et de manière définitive – l'action des Étrangers.

Pour eux, cette période honnie constitue une humiliation, qu'ils continuent de ruminer. Un point, c'est tout !

Pourtant, aux yeux des Chinois, la France bénéficie de certaines circonstances atténuantes, en raison de sa civilisation, de sa langue et de sa culture.

Au total, il faut bien l'avouer - au risque de décevoir et de susciter la polémique - un bilan mitigé, en demi-teinte, c'est-à-dire plutôt négatif. Mais une histoire qui reste néanmoins riche et passionnante, pleine de péripéties, avec des personnages hauts en couleurs.

Un roman en quelque sorte, que cette présence de la France en Chine.

Méditons in fine ce conseil d'Etiemble, lequel écrivait en 1964 : « De Gaulle vient de reconnaître la Chine. Il ne suffit pas de la reconnaître, il nous faut surtout ne pas la méconnaître. Et puisque nous reconnaissons la Chine, reconnaissons d'abord les plus frappantes de nos erreurs. Pour juger équitablement la Chine actuelle, il faut en étudier l'histoire et la culture. Or ce n'est pas facile : nous vivons depuis deux mille ans sur quelques fables vivaces. De Pékin à Paris, la route est longue, périlleuse ; les faits s'y égarent, les notions s'y métamorphosent. Les Européens du XVIIIe siècle, ajoute notre professeur en Sorbonne, étaient sans doute mal équipés pour critiquer les nouvelles qui leur arrivaient de Chine, « sommes-nous mieux pourvus, demande notre auteur ? Oui, sans aucun doute. Ni les dictionnaires ni les grammaires ne nous manquent ; ni les livres sur la Chine. Mais quels livres, grands dieux, ceux qu'on lit ! Et quelles méprises, un peu partout !

Publié, avec l'aimable permission de Bernard Brizay, sur le site Internet de la

FEDERATION DES ASSOCIATIONS FRANCO-CHINOISES

法中友协联合会

www.chine-france.com

Table

	Introduction
1	SI MARCO POLOŠ
2	LES MATHÉMATIENS DU ROI
3	À LA COUR DES EMPEREURS DE CHINE
4	LA MISSION FRANÇAISE DE PÉKIN
5	LE PÈRE PÂ
6	LES PREMIERS SINOLOGUES
7	LA CHINE DES PHILOSOPHES
8	CANTON, LE PREMIER CONSULAT DE FRANCE
9	L'ÈRE DES MARCHANDS
10	UNE AMBASSADE DU ROI LOUIS-PHILIPPE
11	LES VOYAGES DE MONSIEUR HUC
12	PREMIERS COUPS DE CANON
13	LA MARCHÉ SUR PÉKIN
14	1860 : LE SAC DU PALAIS D'ÉTÉ
15	« UN SPECTACLE MAGNIFIQUE »
16	LA PAIX AVEC LA CHINE
17	CES FRANÇAIS AU SERVICE DE L'EMPIRE
18	LA CONCESSION FRANÇAISE DE SHANGHAI
19	1870 : LE MASSACRE DE TIENTSIN
20	LE GOUPILLON, LE BICORNE ET LE SABRE
21	L'EXPLORATEUR DU MÉKONG
22	L'ARSENAL DE FUZHOU
23	1883-1885 : LA GUERRE AVEC LA CHINE
24	LE PETIT TRAIN DU YUNNAN
25	LE MANDARIN BLANC
26	DRÔLES DE DIPLOMATES
27	HARDIS EXPLORATEURS
28	1900 : 40 ANS APRÈSŠ
29	LE VIOL DE PÉKIN
30	PAUL CLAUDEL SOUS LE SIGNE DU DRAGON
31	« À MON AMI VICTOR SEGALÉN »
32	LES CANONNIÈRES DU YANG-TSÉ
33	LA CROISIÈRE JAUNE CITROËN
34	APATHIE ET FRILOSITÉ ÉCONOMIQUES
35	ZIKAWÉI ET L'UNIVERSITÉ AURORE
36	SHANGHAI, LE PARIS DE L'ORIENT
37	LES DEUX FRANCE FACE AUX DEUX CHINE
38	QUAND DE GAULLE RECONNAÎT MAO
	Conclusion : ZHONGGUO et FAGUO, LA CHINE ET LA FRANCE.

PERRIN Editeur

Du même auteur

Le Sac du palais d'Été, seconde guerre de l'Opium (Editions du Rocher, novembre 2 003), a été traduit et publié en Chine en 2005 par les Editions classiques du Zhejiang (Zhejiang Gu Ji Chu Ban She) et publié dans le cadre des Années croisées France-Chine, grâce au programme de traduction Fu Lei, avec le concours du ministère des Affaires étrangères. Ce livre a obtenu en 2007 le prix Wenjin (Pont de la Culture), décerné par la Bibliothèque Nationale de Chine, parmi 40 livres sélectionnés par 120 millions d'internautes.

Nouvelle édition en septembre 2011.

Les Trois soeurs Soong. Une dynastie chinoise du XXe siècle. Editions du Rocher, 2007.

Le Roman de Pékin. Editions du Rocher, 2008.

Shanghai, le Paris de l'Orient. Flammarion-Pygmalion, 2010.

Prix Auguste Pavie, décerné par l'Académie des Sciences d'outre-mer. Traduit en chinois.

« ***Les Chinois et les Français ont une fascination réciproque*** »

WU Jianmin Ancien ambassadeur de la République populaire de Chine à Paris.